Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 15 (1965)

Heft: 3

Artikel: Notes sur la renommée de Cromwell en Suisse Romande au XVIIe et au XVIIIe siècle

Autor: Giddey, Ernest

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-80561

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MISZELLEN MÉLANGES

NOTES SUR LA RENOMMÉE DE CROMWELL EN SUISSE ROMANDE AU XVII^e ET AU XVIII^e SIÈCLE

Par Ernest Giddey

Les Français de la seconde moitié du XVII^e siècle éprouvaient en général, pour Olivier Cromwell, des sentiments d'hostilité, voire de répulsion. L'on connaît le jugement de Bossuet, apparemment objectif, pénétré cependant d'un esprit critique d'où la malveillance n'est pas absente: «Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance; mais au reste si vigilant et si prêt à tout qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées; enfin un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent nés pour changer le monde»[1].

«Nous admirons ce portrait de Cromwell», affirmera plus tard Madame de Sévigné[2]. Bossuet en effet entraîne l'adhésion de ses contemporains; pour eux, le maître de l'Angleterre est une sorte de fléau de Dieu. Pascal, précédemment, lui avait consacré une pensée restée célèbre, qui souligne la vaine grandeur des dominateurs d'un jour: «Cromwell allait ravager toute la chrétienté; la famille royale était perdue, et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretère. Rome allait trembler sous lui; mais ce petit gravier s'étant mis là, il est mort, sa famille abaissée, tout en paix, et le roi rétabli»[3].

---

[1] Bossuet, *Oraison funèbre de Henriette-Marie de France*, in *Oraisons funèbres*, publ. par Alfred Rébelliau, Paris, éd. Hachette, p. 107. — En règle générale, nous avons, dans les citations, modernisé l'orthographe et la ponctuation.

[2] Madame de Sévigné, *Lettres*, publ. par M. Monmerqué, vol. 9, Paris 1862, p. 409.

[3] Pascal, *Pensées et opuscules*, publ. par Léon Brunschvicg, Paris, éd. Hachette, p. 410.

Le cardinal de Retz, de son côté, flétrit la «détestable tyrannie» et le «gouvernement fantastique» de «ce faux protecteur d'Angleterre»[4]. Gui Patin le trouve «bien fin et bien fourbe»[5]. Antoine Hamilton, l'auteur des *Mémoires du comte de Grammont*, insiste sur les «grands attentats» d'un «scélérat» qui ne laisse à l'Angleterre «pas seulement l'ombre d'une liberté»[6].

Les auteurs dramatiques se laissent aisément séduire par les sombres figures de l'histoire. Comme Néron, Attila ou Tamerlan, Cromwell devient un sujet de tragédie. En 1671, l'Italien Girolamo Graziani publie cinq actes présentant «le funeste événement de la mort du feu roi d'Angleterre et la trop heureuse tyrannie de Cromwell», ouvrage dont il offre un exemplaire à Louis XIV par l'intermédiaire de Colbert[7]. Au siècle suivant, le même thème est repris dans deux œuvres qui sont jouées et imprimées à quelques mois d'intervalle, le *Cromwell* d'Antoine Maillet-Duclairon[8] et *La mort de Cromwell* de Pierre-Xavier Marion[9].

Le ton est ainsi donné. Jusqu'à la Révolution, il ne changera guère. Rares seront les esprits ouverts qui, tel Grimm, essayeront de rendre justice au dictateur anglais en le replaçant dans son époque[10]. Parler de Cromwell, ce sera, sur un canevas connu, broder quelques ornements destinés à mettre en valeur le trait dominant du personnage, ruse, audace, cruauté, mépris des rois. Saint-Simon le comparera à Christian II de Danemark, le situant parmi les êtres inquiétants à qui l'on doit «laisser les boucheries»[11]. Montesquieu verra en lui, sans daigner le nommer, «celui qui a le plus osé»[12]. Pour Voltaire, Cromwell sera un mélange du loup et du renard[13]. Rousseau le classera au rang des grands scélérats impénitents, son hypocrisie l'empêchant de devenir un homme de bien: «On aurait pu raisonnablement tenter la conversion de Cartouche, jamais un homme sage n'eût entrepris celle de Cromwell»[14]. Et Rousseau de constater que Cromwell, s'il avait vécu

---

[4] Cardinal DE RETZ, *Oeuvres*, publ. par A. FEILLET, J. GOURDAULT, R. CHANTELAUZE, vol. 5, Paris 1880, p. 297.

[5] GUI PATIN, *Lettres*, publ. par J.-H. REVEILLÉ-PARISE, vol. 3, Paris 1846, p. 187.

[6] ANTOINE HAMILTON, *Mémoires du comte de Grammont*, publ. par HENRI MOTHEAU, Paris 1876, p. 95—96.

[7] JEAN CHAPELAIN, *Lettres*, publ. par PH. TAMIZEY DE LARROQUE, vol. 2, Paris 1883, p. 743.

[8] ANTOINE MAILLET-DUCLAIRON, *Cromwel*, Paris, chez Duchêne, 1764.

[9] Voir *La France littéraire*, tome premier, Paris 1769, p. 329.

[10] GRIMM, DIDEROT, etc., *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, vol. 6, Paris 1878, p. 17—18.

[11] SAINT-SIMON, *Mémoires*, publ. par A. DE BOISLISLE, vol. 36, Paris 1924, p. 164.

[12] MONTESQUIEU, *De l'esprit des lois*, livre III, chapitre III, in *Oeuvres complètes*, vol. I, Paris 1839, p. 54.

[13] VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, in *Oeuvres*, publ. par M. BEUCHOT, vol. 28, Paris 1829, p. 268.

[14] JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *Observations... sur la Réponse qui a été faite à son Discours* [sur les sciences et les arts] in *Oeuvres complètes*, publ. sous la direction de BERNARD GAGNEBIN et MARCEL RAYMOND, ed. Pléiade, vol. 3, Paris 1964, p. 52.

dans les cantons suisses, aurait été «mis aux sonnettes» par le peuple de Berne, c'est-à-dire astreint à des travaux forcés[15].

* * *

Erreur grossière que celle de Rousseau! S'il avait eu l'occasion, de son vivant, de visiter les terres de Messieurs de Berne, Cromwell, à n'en pas douter, aurait été accueilli avec bienveillance, peut-être même avec ferveur.

Il ne connut guère, en effet, dans le Louable Corps helvétique, l'hostilité que son seul nom suscitait à la cour de Louis XIV. Les cantons protestants et Genève trouvaient en lui un allié capable de les soutenir dans les conflits qui les opposaient au monde catholique. Les relations assez étroites qui se nouèrent alors entre les villes évangéliques suisses et l'Angleterre de Cromwell ont été étudiées de différents points de vue: l'on a souligné le rôle que joua le plénipotentiaire schaffhousois Jean-Jacob Stockar lors de la guerre anglo-hollandaise des années 1652—1653; l'on a analysé les contacts qui s'établirent entre Genève et la république anglaise face aux persécutions des Vaudois du Piémont, en 1655; l'on a retracé les démarches entreprises dans les cantons par John Durie, ce théologien, ami du poète Milton, qui rêvait de grouper en une union spirituelle véritable tous les pays protestants d'Europe; et l'on connaît la sympathie que Jean-Henri Hummel, doyen de Berne, éprouvait pour les ecclésiastiques de l'entourage de Cromwell[16].

A la fin de sa vie, le Lord Protecteur ne devait donc pas être impopulaire dans les régions protestantes de la Suisse. En dix ans, un changement considérable s'était accompli. L'exécution de Charles Ier, en 1649, avait soulevé une indignation profonde; à Genève, le pasteur et professeur Jean Diodati, faisant fi des interdictions du gouvernement, l'avait publiquement exprimée en termes violents, les ennemis du roi étant, à ses yeux, des «esprits infernaux... frénétiques... anabaptistiques..., cette vermoulure»[17]. En 1658, en revanche, ce fut la mort de Cromwell qui provoqua l'expression de regrets sincères. L'on vit paraître à Lausanne un recueil de vers louant avec enthousiasme l'homme d'Etat britannique[18], publication d'autant

---

[15] JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *Du contrat social*, livre IV, chapitre I, *ibid.*, vol. 3, Paris 1964, p. 438.

[16] Une présentation générale des relations anglo-suisses pendant le Protectorat figure dans JOHANNES DIERAUER, *Histoire de la Confédération suisse* (trad. Aug. Reymond), vol. 4, Lausanne 1913, p. 76—80. Sur les différents épisodes de ces relations, consulter les études mentionnées par Dierauer dans sa bibliographie (*op. cit.*, p. 76—79, notes), ainsi que HENRI VUILLEUMIER, *Histoire de l'Eglise réformée du Pays de Vaud sous le régime bernois*, vol. 2, Lausanne 1928, p. 475—496, et BERNARD GAGNEBIN, *Cromwell and the Republic of Geneva*, in *Proceedings of the Huguenot Society of London*, vol. 18, London 1948, p. 158—180.

[17] E. DE BUDÉ, *Vie de Jean Diodati, théologien génevois, 1576—1649*, Lausanne 1869, p. 195.

[18] *Oeuvre de poésie. Divisée en deux parties, à l'immortelle, heureuse et précieuse mémoire de feu très-Auguste, trespuissant et tres-victorieux Seigneur, Olivier Cromwel, vivant Souverain Protecteur de l'Illustre République d'Angleterre*, etc. Le volume n'est pas daté, mais la

plus intéressante qu'il est difficile de la ranger, comme d'autres œuvres provoquées par la mort de Cromwell, parmi les volumes de propagande, panégyriques ou pamphlets calomniateurs, commandés par les partis qui se disputaient le pouvoir. L'auteur n'est qu'un obscur habitant de Lausanne, du nom d'Abraham Poulletier. En des mois agités où les soucis ne devaient point leur manquer, l'on imagine mal les successeurs immédiats de Cromwell demandant à un inconnu, établi dans un pays éloigné, d'écrire l'éloge de leur maître défunt. L'œuvre de Poulletier semble bien être l'expression sincère de convictions personnelles, l'écrivain proclamant sa reconnaissance à l'endroit d'un homme qui avait été le soutien efficace de la cause protestante.

L'admiration de Poulletier se manifeste avec vigueur, voire avec outrance. La dédicace qui ouvre le livre nous présente un Cromwell «duquel les mérites ont été incomparables, les vertus sans exemples et la vie ne fut qu'une suite continuelle de saintes, louables et généreuses actions»[19]. Les poèmes qui constituent le corps de l'ouvrage sont une série de variations, ingénieuses parfois, sur le même thème, une métaphore, celle de l'olivier, étant reprise plus d'une fois:

> ...vrai est qu'en Angleterre
> Un fertile Olivier toutefois a été
> Magnifique, estimé, admirable, exalté;
> Mais ce grand Olivier ne fut jamais semblable
> Aux oliviers croissant dans le monde habitable,
> Ceux-ci sortent de terre et cestuy vint des cieux
> Pour être un Olivier exquis en ces bas lieux...[20].

Il est difficile, impossible même, de discerner dans quelle mesure les poèmes de Poulletier reflètent des sentiments largement répandus dans la population des cantons protestants. Il apparaît cependant que Cromwell et ses ministres ne font plus figure de criminels assoiffés du sang de leur roi. La condamnation à mort du souverain devient un acte politique qui n'a rien de monstrueux et qui, au besoin, pourrait se renouveler. Charles II, ayant recouvré le trône de son père, n'a qu'à se bien tenir; s'il s'avise de soutenir trop ouvertement les intérêts de Louis XIV, il lui en coûtera cher; l'opinion publique de Berne est d'avis, si l'on se réfère à un agent français, qu'en ce cas «on lui coupera la tête comme à son père»[21].

---

dédicace (l'ouvrage est offert aux «souverains seigneurs de la florissante République d'Angleterre») permet de fixer la parution à la période qui sépare la mort de Cromwell et le retour des Stuart. La date de 1659, retenue par le catalogue de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, paraît vraisemblable.

[19] Cette dédicace n'est pas paginée.

[20] *Op. cit.*, p. 1.

[21] *Correspondenz der Französischen Gesandtschaft in der Schweiz, 1664—1671*, publ. par P. SCHWEIZER, in *Quellen zur Schweizer Geschichte*, vol. 4, Bâle 1880, p. 336.

Ces mêmes dispositions se montrèrent le jour où arrivèrent dans les cantons, chassés par la restauration royaliste, les hommes politiques et les magistrats qui avaient participé au procès de Charles Ier. Il est significatif que les Ludlow, les Lisle et les Broughton aient choisi la Suisse protestante comme terre d'asile[22]. Il est non moins significatif qu'ils aient été reçus avec sympathie par les autorités bernoises et par leurs mandataires dans le Pays de Vaud. L'on peut même être surpris par la chaleur de l'accueil réservé aux régicides et par le caractère solennel des manifestations qui eurent lieu en cette occasion. Et l'on est en droit de se demander si Leurs Excellences de Berne, non contentes de partager, en bien des points, les convictions religieuses et l'idéal républicain de leurs hôtes, n'entendaient pas rendre hommage aux sentiments d'amitié que le gouvernement de Cromwell avait manifestés à leur égard. L'attitude de Berne frappa les contemporains; on en parla abondamment et longtemps. Il suffit de feuilleter certains récits de voyages laissés par les étrangers qui au XVIIIe siècle déferlèrent sur la Suisse pour se rendre compte de la notoriété de l'asile accordé aux ennemis de Charles Ier. En passant par Vevey, le voyageur anglais ne peut s'empêcher de penser à Ludlow. Il se fait montrer sa maison; il va jeter un coup d'œil à sa tombe et à celle de ses compagnons. La protection accordée par Berne aux exilés anglais devient alors le lointain arrière-plan que l'histoire confère à un attrait touristique[23].

Vers 1665, cette protection était un acte politique lourd de conséquences. Pour ses bénéficiaires, elle était une nécessité. Les sicaires que les ministres de Charles II envoyaient à leur poursuite représentaient en effet une menace bien réelle. On l'avait vu en 1664, quand un des régicides, John Lisle, ancien chancelier d'Etat, avait été abattu alors qu'il se rendait à l'église Saint-François, à Lausanne, pour assister au prêche.

Les Vaudois partageaient-ils envers les réfugiés anglais et la cause qu'ils symbolisaient la bienveillance dont faisaient preuve leurs gouvernants? Il est malaisé, ici encore, de répondre avec précision. Nulle hostilité, semble-t-il, n'existait à l'égard de ces exilés. Divers témoignages attestent que l'opinion publique leur était favorable, celui notamment d'un pasteur de Villeneuve, qui, parlant de Ludlow, constate en 1668 que «chacun le voyait de

---

[22] Sur le séjour des régicides en Suisse, voir notamment: *The Memoirs of Edmund Ludlow*, publ. par C. H. FIRTH, vol. 2, Oxford 1894, p. 299 sqq.; EUGÈNE MOTTAZ, *Un réfugié anglais en Suisse: Edmond Ludlow*, in *Revue historique vaudoise*, vol. 2, Lausanne 1894, p. 1—11, 33—46, 65—88; VUILLEUMIER, *op. cit.*, vol. 3, Lausanne 1930, p. 47—59.

[23] Voir à ce sujet G. R. DE BEER, *Anglais au Pays de Vaud: I. Edmund Ludlow à Vevey*, in *Revue historique vaudoise*, vol. 59, Lausanne 1951, p. 56—60. Aux noms de voyageurs mentionnés par M. De Beer (Addison, Thomas Pennant, William Coxe, Lady Webster Holland, Byron) ajoutons celui de Jean-Rodolphe Sinner de Ballaigues, qui consacre à Ludlow une douzaine de pages de son *Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale* (vol. 2, Neuchâtel 1781, p. 237—249). En 1814, Samuel Rogers parle, lui aussi, de «Ludlow's house on the edge of the lake» (*The Italian Journal of Samuel Rogers*, publ. par J. R. HALE, Londres 1956, p. 143).

bien bon œil dans Vevey»[24]. Les lettres des espions et assassins lancés sur les traces des anciens partisans de Cromwell s'expriment dans le même sens; les régicides, affirme une information du 29 décembre 1663, «ont infatué les Suisses par une dévotion exemplaire» et par les titres dont ils se parent[25]. Rendant compte de l'assassinat de Lisle, les journaux anglais s'indignent que l'on protège les meurtriers de Charles Ier et appelle la réprobation divine sur le canton protestant qui les héberge[26].

Mais, dira-t-on, il ne faut point confondre ces exilés et Cromwell. Ludlow se distança de son maître, en qui, vers la fin du Protectorat, il dénonça un usurpateur. Cette différence était-elle bien nette aux yeux de tous les Suisses? On peut en douter. Cromwell, aussi bien que les régicides, était l'ennemi des Stuart. Et même si l'on distinguait le chef et ses acolytes, force était de constater que, par l'intransigeance de leurs principes républicains, Ludlow et ses compagnons étaient plus éloignés que Cromwell de la position royaliste. Les soutenir n'en était que plus audacieux et plus méritoire.

Dans les années qui suivirent la restauration monarchique, Cromwell et ses partisans n'étaient donc point, dans l'esprit des protestants suisses, les bêtes impies et sanguinaires que la propagande officielle des Stuarts[27] se plaisait à dénoncer. Ils étaient des frères chrétiens dignes de l'estime la plus vive.

* * *

Cinquante ou soixante ans plus tard, le tableau est tout autre. L'opinion suisse s'est alignée sur l'opinion française.

La volte-face est quasi totale. Il suffit de consulter une revue telle que le *Journal helvétique* pour s'en apercevoir. Cromwell est dépeint sous les traits de l'être incapable de discerner le caractère sacré de la fonction royale. Il est le bourreau de Charles Ier, un de ces «fanatiques absurdes et féroces qui ont trempé leurs mains dans son sang»[28]. «Cromwell, écrit-on encore, s'élève sur la tête de son roi abattu à ses pieds»[29].

Ici ou là, il est vrai, quelques jugements s'efforcent de comprendre, bien imparfaitement, le point de vue républicain. En 1737, l'auteur anonyme de *Réflexions sur la liberté et sur les guerres civiles* constate que «le Parlement d'Angleterre, sous Charles Ier, n'eut d'abord dessein que de s'opposer au pouvoir arbitraire et de maintenir les droits de la nation; il ne pensait point faire la guerre à son roi et à le détrôner; mais les dissen-

[24] *The Memoirs of Edmund Ludlow.* vol. 2, p. 498.

[25] *Ibid.*, vol. 2, p. 482.

[26] *Ibid.*, vol. 2, p. 488.

[27] Voir en particulier J. HEATH, *Flagellum or the Life... of Oliver Cromwell*, Londres 1663.

[28] *Réflexions sur l'Histoire et en particulier sur l'Histoire d'Angleterre de M. Hume*, in *Journal helvétique*, juillet 1769, p. 35.

[29] *Rien n'excite plus les Talens que l'Amour de la Gloire*, in *Journal helvétique*, janvier 1751, p. 39.

sions augmentent, les esprits s'aigrissent, on arme des deux côtés; un homme hardi et ambitieux sait profiter des circonstances, et Cromwell, après avoir cassé le Parlement avec mépris et fait mourir son roi sur l'échafaud, est déclaré le Défenseur de la liberté et le Protecteur de l'Angleterre»[30].

Compréhensible en ses débuts, l'entreprise de Cromwell a dégénéré en une tyrannie que l'on juge plus déplorable que les abus contre lesquels elle s'insurgeait. Les conversations politiques ont été prohibées, ce qui a incité les Anglais — à quelque chose malheur est bon — à se constituer en sociétés savantes, à Oxford notamment[31].

Plus que le régicide et le tyran, c'est l'hypocrite que l'opinion de la Suisse française blâme en Cromwell. Le *Journal helvétique* contient, à cet égard, des jugements catégoriques, qui apparaissent dans les endroits les plus inattendus. Ainsi, dans un *Eloge du rat*, adressé en 1759 à une demoiselle Curchod, l'on voit s'esquisser un raisonnement qui ne manque ni d'originalité ni de charme: louer le rat, c'est presque inmanquablement faire allusion à La Fontaine et à ce «vieux routier» dont le fabuliste parle dans *Le chat et un vieux rat:*

> ...il savait plus d'un tour,
> Même il avait perdu sa queue à la bataille.

Et logiquement, l'on en vient à penser au chat de cette même fable,

> ...un second Rodilard, l'Alexandre des chats,
> L'Attila, le fléau des rats,

qui s'enfarine pour mieux duper son monde. Et bien vite l'image de maître Mitis s'estompe, laissant surgir la figure d'un autre fléau de Dieu, un Protecteur d'Angleterre enfariné: «Cromwell, empruntant le manteau blanc de la vertu, contrefit l'homme innocent et tranquille qui n'en veut à personne, quand tout à coup, déchirant ce masque incommode, il se montra lui-même...»[32]. Ailleurs, l'hypocrisie du dictateur prend une teinte religieuse: «Tournez les yeux sur l'Angleterre, lit-on dans un *Essai sur le fanatisme et la superstition*, vous y verrez le fanatique Cromwell, tenant un glaive d'une main et la Bible de l'autre, faire mourir son roi sur un échafaud et fonder sa domination sur les ruines de la liberté et de la monarchie. Des dehors austères cachent souvent les plus noirs complots et les plus grands crimes»[33].

Cromwell n'est plus le champion du protestantisme face aux ambitions romaines. Il n'est qu'un jouet entre les mains de Dieu, qui se sert de lui

---

[30] *Mercure suisse*, septembre 1737, p. 90.

[31] *Aux journalistes. Essai sur les Sociétés Litéraires, établies à Genève, et sur l'origine et l'utilité des Académies*, in *Journal helvétique*, juillet 1759, p. 47.

[32] *Journal helvétique*, juin 1759, p. 663.

[33] *Journal helvétique*, mars 1764, p. 249.

pour manifester sa puissance. Dans les vers d'un rimailleur genevois, l'on croit distinguer l'écho lointain des jugements de Pascal et de Bossuet:

La voix de l'Eternel décide des combats.
Il tient seul dans ses mains la vie et le trépas.
David de Goliath réprime la furie;
Cromwell ôte à son roi la couronne et la vie,
Des volontés du Ciel futiles instruments.
Il agit par leur bras dans ces événements[34].

De façon générale, l'on oublie ce que la cause réformée doit à l'ancien Lord Protecteur. L'on utilise même, pour qualifier son action, des expressions qui semblent issues du *Journal de Trévoux*, à moins qu'elles ne sortent de la plume de quelques philosophe libre-penseur; ainsi, en juillet 1769, des *Réflexions sur l'histoire et en particulier sur l'Histoire d'Angleterre de M. Hume*, parlant de Cromwell orateur, critiquent «ce galimatias absurde et dégoûtant qui régnait dans tous ses discours. Toutes les paroles qu'on a recueillies de lui sont au-dessous de ce que les prophètes des Cévennes ont jamais prononcé de plus bas et de plus extravagant; ce sont des expressions qui n'ont aucun sens et des termes de la plus vive populace. C'est ainsi qu'il parlait dans le Parlement ainsi que dans la chaire; et peut-être, à la honte des hommes, c'est ainsi qu'il fallait parler alors; car le jargon presbytérien et la folie prophétique étant à la mode, un discours raisonnable n'aurait point ému des hommes dont l'enthousiasme avait éteint la raison. Quelle prodigieuse différence entre le style des bons écrivains de la nation et celui de Cromwell, c'est-à-dire entre leurs idées! Cependant, c'est ce style qui le met sur le trône; car la valeur n'en eût fait qu'un colonel ou un major. C'est avec le galimatias prophétique qu'il a régné»[35].

Heuresement, constate Jean-Robert Tronchin à peu près à la même époque, la situation de l'Angleterre a évolué d'heureuse façon en un siècle: «La tranquillité de son Eglise et de son gouvernement a suivi le progrès de ses lumières. Pendant que ses philosophes découvraient pour sa gloire les lois du mouvement de l'univers, ses politiques découvraient pour son bonheur les lois plus importantes qui assurent l'autorité en la renfermant dans ses bornes légitimes. Cette nation impatiente, qui brisait la tête des rois et qui se tourmentait elle-même, s'est calmée en s'éclairant. Une heureuse liberté de penser y assure la constitution civile et religieuse. Le raisonnement plus cultivé que partout ailleurs y garantit des effets des mauvais raisonnements. En vain Cromwell y reparaîtrait aujourd'hui; il serait réduit à servir la patrie qu'il opprima»[36].

---

[34] *Faiblesse de l'Homme et grandeur de Dieu*, in *Journal helvétique*, novembre 1765, p. 497.

[35] *Journal helvétique*, juillet 1769, p. 35—36.

[36] JEAN-ROBERT TRONCHIN, *Second discours sur l'esprit de Parti*, in *Journal helvétique*, avril 1764, p. 445—446.

Un tel jugement, s'il s'efforce loyalement de tenir compte des modifications profondes qui ont marqué la vie anglaise depuis le temps du Protectorat, ne rend pas justice à Cromwell. La grandeur de son action politique n'apparaît guère; seule compte la rudesse tyrannique de son comportement. Son passage sur la scène du monde constitue bien une de ces «grandes et terribles leçons» dont parlait Bossuet, qui révèlent par un contact douloureux la vraie valeur des êtres appelés, malgré eux, à y participer. Dans son *Histoire littéraire de Genève*, Jean Senebier félicite Méric Casaubon, le fils d'Isaac, de son hostilité à Cromwell; il est sorti triomphant de l'épreuve: «On ne peut engager un homme vertueux à faire quelque acte contraire à la vertu»[37].

* * *

L'admiration qui soulevait Abraham Poulletier au lendemain de la mort de Cromwell s'est singulièrement refroidie, on en conviendra. Surprenant à première vue, le changement résulte, en grande partie, d'une orientation nouvelle du protestantisme suisse.

Au XVII[e] siècle, l'Eglise helvétique a frayé avec les milieux puritains ou presbytériens anglais, intervenant en leur faveur quand, sous Charles I[er], ils sont victimes des persécutions de Laud. John Durie est presbytérien de cœur, même s'il adhère, temporairement d'ailleurs, à l'Eglise anglicane. Cromwell mort, ces sympathies pour les tendances non-conformistes s'atténuent nettement. Après la seconde révolution d'Angleterre, qui écarte la menace papiste, l'Eglise du roi apparaît de plus en plus, aux yeux des théologiens suisses, comme un interlocuteur valable. Elle leur fournit, avec des hommes tels que Gilbert Burnet, évêque de Salisbury, ou John Tillotson et William Wake, tous deux archevêques de Canterbury, des hommes dont l'activité et les vertus chrétiennes sont dignes d'admiration. Les œuvres de ces prélats sont traduites en français et rencontrent l'approbation des membres du clergé protestant de Suisse. Jean-Alphonse Turrettini les connaît ou correspond avec eux.

Les non-conformistes, quelle que soit leur nationalité, ne tardent pas à susciter une vive défiance. Osterwald les condamne avec sévérité: «Ces gens sont des entêtés, pour ne rien dire de pis. Pour moi, je les regarde comme des schismatiques»[38]. Dans ses *Lettres sur les Anglais et les Français*, Beat de Muralt — il ne donne pas encore dans le piétisme — parle avec dédain des sectaires britanniques, «qui forment des religions tout à fait extravagantes»[39]. César de Saussure sera du même avis, dans un jugement qui unit les quakers et Cromwell dans un complet mépris: «La ridicule secte des quakers ou trembleurs a pris naissance dans le temps où l'Angleterre

---

[37] JEAN SENEBIER, *Histoire littéraire de Genève*, vol. 2, Genève 1786, p. 183.

[38] VUILLEUMIER, *op. cit.*, vol. 3, p. 567, note.

[39] B. L. DE MURALT, *Lettres sur les Anglois et les François et sur les voiages (1728)*, publ. par CHARLES GOULD, Paris 1933, p. 112.

était déchirée par les révoltes, les anarchies et les différents fanatismes, je veux dire au temps de Cromwell. Un apprenti cordonnier nommé George Fox, esprit un peu timbré, en fut le fondateur»[40]. De Saussure n'est guère plus tendre pour les presbytériens anglais: leurs prédicateurs s'expriment de façon insipide; ils parlent du nez; leurs sermons sont remplis de mauvais «jargon scientifique»; leurs prières sont trop longues et mal construites; ignorants eux-mêmes, ils sont «de vrais pédants, graves, sérieux, rigides et sévères; point de mot pour rire, point de raillerie avec eux; le moindre badinage les effarouche et les scandalise; ils ne peuvent souffrir tout ce qui n'a pas l'air d'une rigide dévotion»[41]. On ne saurait les comparer aux prêtres de l'Eglise anglicane, «qui tient à bon droit, nous dit le *Mercure suisse*, un des premiers rangs entre les Eglises les plus pures du christianisme»[42].

Un fossé s'est ainsi creusé entre les protestants suisses et certains frères chrétiens britanniques avec qui ils étaient en bons termes sous Cromwell. Le phénomène est autant social que religieux. Le goût des voyages, l'anglophilie qui se propage, la vie de salon qui se développe, les aspirations nobiliaires qui se précisent, tout incite les classes dirigeantes des villes protestantes de Suisse à nouer des contacts avec les milieux les plus élevés — noblesse, gentry, haut clergé — de la société anglaise. Or dans leur majorité ces milieux sont anglicans et royalistes. Cromwell n'est pas leur idole.

L'agitation piétiste avive encore la méfiance que les partisans du dogmatisme traditionnel aussi bien que les tenants de l'orthodoxie libérale pouvaient nourir à l'égard des non-conformistes britanniques. L'on croît parfois distinguer, dans les tendances dissidentes qui se font jour en divers endroits du pays, l'action indirecte d'associations ou de sectes d'Outre-Manche. Il est intéressant de constater que l'agent diplomatique Stanyan, dans la relation que lui inspira son séjour dans les cantons, adresse aux sectaires suisses des reproches qui, tant par les arguments avancés que par le ton adopté, ressemblent étrangement aux critiques dont certains pasteurs et écrivains suisses accablent les dissidents anglais[43].

A vrai dire, plusieurs des documents se rapportant à Ludlow et aux régicides britanniques permettaient d'entrevoir l'orientation qui allait être celle du protestantisme suisse. A Vevey comme à Lausanne, l'on constatait avec plaisir que les réfugiés anglais assistaient régulièrement au prêche, bien qu'ils connussent fort mal le français. On s'étonnait en revanche de les voir déserter l'église les jours de Sainte Cène[44]. Et l'explication que les intéressés fournissaient — ils ne voulaient s'approcher de la table de Dieu

---

[40] CÉSAR DE SAUSSURE, *Lettres et voyages... en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, 1725—1729*, publ. par B. VAN MUYDEN, Lausanne, Paris et Amsterdam, 1903, p. 335.

[41] DE SAUSSURE, *op. cit.*, p. 333.

[42] *Suite de la Lettre de Mr. L. Ranbeck... sur le moien le plus certain d'établir la Paix et l'Union entre les Eglises protestantes*, in *Mercure suisse*, septembre 1737, p. 53.

[43] [ABRAHAM STANYAN], *An Account of Switzerland*, Londres 1714, p. 158 sqq.

[44] *The Memoirs of Edmund Ludlow*, vol. 2, p. 496—500.

en compagnie de personnes scandaleuses — ne favorisait guère les contacts ni cette union de toutes les forces protestantes dont Cromwell, un instant, avait rêvé.

* * *

Les vicissitudes de la gloire du Lord Protecteur permettent, dans une modeste mesure, de saisir le climat spirituel des époques qui virent cette gloire tour à tour briller et se ternir. Ainsi se précise peut-être, sur un point mineur, l'histoire, encore imparfaite, de la sensibilité romande.

Les bouleversements de la Révolution, puis l'intervention décisive de Carlyle, vont, au XIX^{e} siècle, modifier profondément les données du problème. La renommée posthume de Cromwell connaîtra de nouveaux chapitres.